

WILLIAM BOYD

L'ATTENTE
DE L'AUBE

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR CHRISTIANE BESSE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Waiting for Sunrise*
Editeur original : Bloomsbury Publishing, Londres
© original : William Boyd, 2012
ISBN original : 978-1-4088-1774-2

ISBN : 978-2-02-108268-5

© Mai 2012, Éditions du Seuil, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Susan

Ce qui est vérité à l'aube est mensonge à midi.

ERNEST HEMINGWAY

... Certes, mentir n'est pas honorable, mais,
quand la vérité doit entraîner un immense
désastre, mentir est un déshonneur pardonnable.

SOPHOCLE

PREMIÈRE PARTIE

Vienne 1913-1914

1. Un homme, jeune, d'une beauté presque conventionnelle

Un jour d'été éblouissant à Vienne. Debout au milieu d'un spectacle déformé de soleil jaune citron, à l'angle net d'Augustiner Strasse et d'Augustinerbastei, face à l'Opéra, vous regardez d'un air indolent défiler le monde devant vous, dans l'attente que quelqu'un ou quelque chose attire et retienne votre attention, suscite un soupçon d'intérêt. Un curieux frisson anime l'atmosphère de la ville aujourd'hui, un peu printanier bien que le printemps soit depuis longtemps fini, mais vous reconnaissez cette légère agitation vernale chez les passants, cette bouffée de potentiel dans l'air, cette possibilité d'audaces – encore que, de quelles audaces peut-il s'agir ici, à Vienne, qui saurait le dire ? Quoi qu'il en soit, vous avez les yeux ouverts, vous êtes sur le qui-vive, prêt pour, et à n'importe quoi – la miette, la pièce de monnaie – que le monde peut lancer par hasard de votre côté.

C'est alors que vous voyez, à votre droite, un jeune homme sortir du Hofgarten. Pas encore trente ans, d'une beauté presque conventionnelle, il attire votre regard parce qu'il est nu-tête, une anomalie dans cette foule de Viennois, hommes et femmes,

tous chapeautés. Et, tandis que ce jeune homme d'une beauté presque conventionnelle passe de sa démarche assurée juste devant vous, vous remarquez ses fins cheveux châtain soulevés par la brise, son costume gris pâle et ses chaussures rouge sang bien cirées. Il est de taille moyenne mais large d'épaules, il a la carrure et le maintien d'un sportif. Il est rasé de près – un fait rare, aussi, dans cette ville, la capitale du poil facial –, et vous notez que sa veste est bien coupée, cintrée. Les plis d'un mouchoir de soie bleu glacier débordent négligemment de sa poche de poitrine. Il témoigne d'un soin méticuleux et réfléchi dans sa manière de s'habiller, et s'il est d'une beauté presque conventionnelle, il tient aussi du dandy. Un peu intrigué, et faute d'avoir mieux à faire, vous décidez de le suivre quelques minutes.

À l'entrée de Michaeler Platz, il fait brusquement halte, marque une pause, regarde attentivement une affichette collée sur un panneau puis reprend son chemin, d'un pas vif, comme s'il était en retard pour un rendez-vous. Vous le suivez sur la place et dans la Herrengasse – les rayons obliques du soleil font ressortir chaque détail des bâtisses imposantes et massives, projettent des ombres vives et noires sur les caryatides et les frises, les socles et les corniches, les balustres et les architraves. Il s'arrête au kiosque de journaux et de magazines étrangers. Il choisit *The Graphic* et le paye avant de le déplier pour jeter un œil sur les gros titres. Ah, c'est un Anglais – aucun intérêt –, votre curiosité s'évanouit. Vous faites demi-tour et repartez vers l'étoile de soleil que vous avez abandonnée au coin, avec l'espoir que des possibilités plus stimulantes se présentent à vous; et vous laissez le jeune Anglais continuer sa route vers la personne ou le lieu qu'il rejoint avec tant de détermination...

Lysander Rief paya son *Graphic* vieux de trois jours (édition pour l'étranger), jeta un coup d'œil sur un titre – « Signature d'un armistice à Bucarest. La seconde guerre des Balkans prend fin » – et passa machinalement sa main dans ses cheveux fins et raides. Son chapeau ! Zut ! Où avait-il laissé son chapeau ? Sur le banc, bien entendu, dans le Hofgarten, où il était resté dix minutes à contempler un parterre de fleurs, confronté à un terrible dilemme, se demandant avec inquiétude s'il faisait ce qu'il convenait, doutant soudain de lui, de ce voyage à Vienne et de ce qu'il présageait. Et si tout ceci était une erreur, une vaine espérance, s'avérait en fin de compte inutile ? Il consulta sa montre. Zut et zut. S'il revenait sur ses pas, il serait en retard pour son rendez-vous. Il aimait bien son chapeau, ce canotier à bords étroits avec un ruban de soie marron, acheté chez Lockett's dans Jermyn Street. Quelqu'un l'aura volé à l'instant, il en était certain – une autre raison pour ne pas revenir sur ses pas – et, de nouveau, il maudit son étourderie, tout en reprenant la Herrengasse. L'incident démontrait simplement combien il était tendu, combien il était préoccupé. Se lever d'un banc de parc et le quitter sans avoir le réflexe d'enfoncer d'un geste ferme votre chapeau sur votre tête... De toute évidence, il était en proie à une appréhension et un trac bien plus profonds que sa nervosité manifeste et parfaitement compréhensible l'indiquait. Calme-toi, se dit-il, écoutant le cliquetis rythmé des fers de ses chaussures sur les pavés – calme-toi. Ce n'est que le premier rendez-vous, tu peux tout laisser tomber, repartir pour Londres, personne ne te menace d'un revolver sur la tempe, personne ne te force.

Il soupira : « C'était une belle journée d'août 1913 », dit-il tout haut mais pas trop, juste assez pour changer d'idée et d'humeur. « *Es war ein schöner Augusttag des Jahres... ah, 1913* », répéta-t-il en allemand, ajoutant l'année en

anglais. Les chiffres lui posaient problème – les nombres trop longs et les dates. Son allemand progressait à grands pas mais il lui faudrait peut-être demander à Herr Barth, son professeur, de passer une heure ou deux sur les nombres, d'essayer de les lui faire entrer dans la tête : « *Ein schöner Augusttag...* » Il aperçut sur le mur une autre affiche abîmée, comme celle qu'il avait remarquée en arrivant sur Michaeler Platz – c'était la troisième depuis qu'il avait quitté son logement ce matin. Maladroitemment arrachée à son panneau, déchirée là où la colle n'avait pas été assez forte pour retenir le papier. À la première affiche, juste à côté de l'arrêt du tram, près de la chambre qu'il louait, son regard avait été retenu par ce qui restait du corps (la tête avait disparu) de la jeune fille à peine vêtue qui y figurait. Elle était presque nue, recroquevillée, les mains pressées sur ses beaux seins, les soutenant dans un geste protecteur, l'imperceptible tourbillon vaporeux d'un voile suspendu au-dessus de la jonction potelée de ses cuisses veillant à sa pudeur. Aussi stylisée que fût la situation dans laquelle la jeune créature se trouvait (ce voile aérien si commode), la réalité du dessin était particulièrement envoûtante, et Lysander s'arrêta pour y regarder de plus près. Il n'avait aucune idée du contexte entourant cette image, puisque tout le reste avait été arraché. Mais, sur la deuxième affiche, le bout de la queue écaillée et en dents de scie d'un reptile justifiait l'expression de terreur sur le visage de la nymphe ou de la déesse, qui fût-elle. Et voilà que sur la troisième affiche subsistaient quelques lettres : « *PERS* » et, dessous « *und* » et dessous encore, « *Eine Oper von Gottlieb Toller* »

Il réfléchit : « Pers »... Perséphone ? Un opéra sur Perséphone ? N'avait-elle pas été traînée aux enfers et Narcisse – oui ? – n'avait-il pas dû aller la chercher et la ramener sans se retourner ? Ou bien était-ce Eurydice ? Ou alors... Orphée ? Une fois de plus, il s'en voulut de son éducation fantaisiste et disparate.

Il en savait long sur un petit nombre de sujets et très peu sur quantité d'autres. Il s'efforçait de remédier à la situation – il lisait autant qu'il le pouvait, écrivait des poèmes – mais, de temps en temps, son ignorance lui sautait aux yeux. Un des hasards de sa profession, il l'admettait. Et les mythes et références classiques représentaient certainement, en ce qui le concernait, un beau méli-mélo, pour ne pas dire un fatras de premier ordre.

Il revint à l'affiche. Sur celle-ci, seul le haut de la tête avait résisté à l'arrachage. Des arabesques de cheveux balayés par le vent et de grands yeux observaient par-dessus la déchirure horizontale comme si, songea Lysander, la femme, horrifiée, regardait par-dessus un drap de lit. En recollant mentalement les fragments des trois affiches pour former le corps imaginaire de la déesse, Lysander se découvrit sexuellement excité. Une femme nue, jeune, belle, vulnérable, confrontée à un monstre à écailles, sans aucun doute phallique, prêt à l'enlever... Et nul doute encore que ce fût le but de ces affiches, provoquant à coup sûr une indignation prude et bourgeoise qui avait décidé un quelconque bon citoyen à les vandaliser. Très très moderne, très très viennois...

Lysander reprit son chemin, analysant son humeur. Pourquoi cette affiche illustrant le possible enlèvement d'une femme mythologique l'excitait-elle ? Était-ce naturel ? Était-ce, pour être plus précis, en rapport avec la pose – les mains en coupe couvrant et soutenant les seins souples –, à la fois coquette et défensive ? Il soupira : qui pouvait répondre à ces questions ? L'esprit humain ne cessait d'être déconcertant, compliqué et pervers. Il s'arrêta : oui, oui, oui. C'était exactement pour cela qu'il était venu à Vienne.

Il traversa le Schottenring et la vaste place face à l'énorme masse gris foncé du bâtiment de l'Université. C'était là qu'il aurait dû aller se renseigner sur Perséphone – interroger un

étudiant spécialisé en latin-grec –, mais quelque chose le travaillait, néanmoins : il n'arrivait pas à se souvenir d'un monstre jouant un quelconque rôle dans l'histoire de Perséphone... Il vérifia le nom des rues qu'il traversait – il y était presque. Il fit halte pour laisser passer un tramway électrique et tourna dans Berggasse, puis à gauche dans Wasagasse. Numéro 42.

Il déglutit, la bouche soudain sèche, se disant : peut-être devrais-je simplement tourner les talons, faire mes valises, rentrer à Londres et reprendre ma vie si agréable. Mais il resterait toujours la question de son problème particulier, non résolu... Les larges portes du numéro 42 étaient ouvertes sur la rue et Lysander franchit le porche. Aucun signe de concierge ni de gardien. Un ascenseur grillagé aurait pu le transporter au deuxième étage mais il opta pour l'escalier. Un étage. Deux. Rampes en fer forgé et bois verni, marches d'une sorte de granit moucheté, cimaise, carreaux verts en dessous, peinture blanche à la détrempe au-dessus. Il se concentra sur ces détails, en essayant de ne pas penser aux douzaines – peut-être centaines – de gens qui l'avaient précédé dans cet escalier.

Il atteignit le palier. Côte à côte, deux portes massives avec des impostes semi-circulaires. Sur l'une, était écrit «*Privat*», l'autre arborait une petite plaque de cuivre au-dessus d'une sonnette indépendante, ternie, en mal d'un coup de chiffon. «*Dr J. Bensimon*». Il compta jusqu'à trois et sonna, convaincu soudain de faire ce qu'il convenait, confiant dans l'avenir nouveau, meilleur, qu'il s'assurait.

2. Miss Bull

La réceptionniste du Dr Bensimon (mince, lunettes, l'air sévère) l'avait fait entrer dans une petite salle d'attente et

mentionné, poliment, qu'il avait quarante minutes d'avance sur son rendez-vous. Par conséquent voulait-il bien attendre ? Ma faute... ridicule. Café ? Non, merci.

Lysander s'assit sur une des quatre chaises basses en cuir noir, disposées en demi-cercle face à une cheminée vide au manteau en plâtre, et, une fois de plus, essaya de se calmer. Comment avait-il pu se tromper ainsi ? Il aurait pensé que l'heure fixée pour cette consultation était gravée dans son esprit. Il regarda autour de lui et avisa dans un coin un chapeau melon noir accroché au portemanteau. Appartenant au patient précédent, sans doute – puis, à la vue de ce chapeau, il se rendit compte qu'il aurait pu, après tout, retourner au parc chercher son canotier. Zut, se dit-il. Et, ravi de lâcher une obscénité : merde ! Il lui avait coûté une guinée, ce chapeau !

Il se leva et examina les tableaux au mur : des gravures de vastes bâtiments en ruines – couverts de mousse, envahis par les mauvaises herbes et les arbrisseaux –, chaperons démantelés, socles démolis, colonnes effondrées, lui rappelant vaguement quelque chose. Aucun nom d'artiste ne lui venait à l'esprit – un autre trou dans son éducation mangée aux mites. Il s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la petite cour centrale de l'immeuble. Un arbre y poussait – un sycomore, décida-t-il, au moins pouvait-il identifier certains arbres – dans un carré d'herbe brunâtre piétiné, bordé par une remise à calèches abandonnée et des boxes pour chevaux. Une vieille femme en tablier en surgit, boitillant et traînant avec peine un seau à charbon plein à ras bord. Il s'éloigna et se mit à faire les cent pas, remplaçant avec soin, de la pointe de sa chaussure, le coin relevé du tapis persan usé.

Il entendit des éclats de voix, étonnamment insistants, en provenance du bureau de la réceptionniste, puis la porte s'ouvrit sur une jeune femme qui la referma avec fracas.

« *Entschuldigung* », dit-elle, de mauvaise grâce, en lui jetant

un coup d'œil. Elle s'assit sur une des chaises et fouilla énergiquement dans son sac avant d'en tirer un petit mouchoir et de se moucher.

Lysander revint calmement à la fenêtre, conscient de la gêne qu'éprouvait cette femme, dont la tension émanait par vagues, comme si une dynamo intérieure générait cette fébrilité, cette – le mot allemand lui vint, plaisamment – cette *Angst*.

Il se retourna et leurs regards se croisèrent. Elle avait les yeux les plus extraordinaires qui soient, d'un noisette très pâle. Grands, immenses – entourant très visiblement le blanc de l'iris –, comme si elle fixait quelque chose avec intensité ou avait été choquée d'une manière ou d'une autre. Joli visage – petit nez pointu, menton volontaire. Teint olive. Étrangère ? Ses cheveux étaient attachés sous un large béret rouge sang, et elle portait une veste en velours gris tourterelle sur une jupe longue noire. Au revers de la veste, une grande broche en laque représentait un perroquet stylisé. Artistique, se dit Lysander. Des bottines lacées, des petits pieds. En fait, une jeune femme toute petite, menue. Dans tous ses états.

Il sourit, se détourna et regarda dans la cour. La vieille et grosse servante repartait d'un pas décidé vers les écuries avec son seau vide. Que voulait-elle donc faire de tout ce charbon en plein été ? Quand même...

« *Sprechen Sie Englisch ?* »

Lysander se retourna : « En fait, je suis anglais, répliqua-t-il, méfiant. Comment le savez-vous ? » Il était irrité à l'idée de porter ainsi sa nationalité en bandoulière.

« Vous avez un numéro du *Graphic* dans votre poche, répliqua-t-elle en désignant le journal plié. Ça vous trahit. Mais, de toute façon, la plupart des patients du Dr Bensimon sont anglais, c'était donc facile à deviner. » Elle avait un bon accent, elle-même était à l'évidence anglaise malgré son teint exotique.

« Vous n'auriez pas une cigarette sur vous, non ? demanda-t-elle. Par un heureux hasard ?

– Il se trouve que oui, mais... » Lysander désigna une note imprimée posée sur la cheminée. « *Bitte nicht Rauchen* ».

« Oh. Bien sûr. Ça vous va si je vous en fauche une pour plus tard ? »

Lysander sortit son étui de sa poche, l'ouvrit et le lui tendit. Elle prit une cigarette, dit : « Puis-je ? » et s'empara d'une autre qu'elle fourra dans son sac avant que Lysander ait pu acquiescer.

« Il faut que je voie le Dr Bensimon de toute urgence », lança-t-elle soudain d'un ton impérieux. « Alors j'espère que ça ne vous ennuiera pas que je passe en premier. » Sur quoi elle lui adressa un sourire d'une si lumineuse innocence que Lysander faillit cligner des yeux.

À y réfléchir, songea Lysander, ça l'ennuyait vraiment, mais il répondit : « Bien sûr que non » avec un sourire hésitant. Il se tourna de nouveau vers la fenêtre, tripota son nœud de cravate et s'éclaircit la voix.

« Asseyez-vous, si ça vous chante, dit la jeune femme.

– Je préfère rester debout. Je trouve ces chaises basses plutôt inconfortables.

– Oui, n'est-ce pas ? »

Lysander se demanda s'il devait se présenter puis décida qu'une salle d'attente de médecin était la sorte d'endroit où les gens – qui ne se connaissaient pas – pouvaient préférer préserver leur anonymat ; après tout, ce n'était pas comme s'ils se rencontraient dans une galerie d'art ou le foyer d'un théâtre.

Il entendit un léger bruit et regarda par-dessus son épaule. La femme s'était levée et s'approchait d'une des gravures (quel était donc le nom de cet artiste ?) pour utiliser le sous-verre comme un miroir, glisser des mèches folles sous son béret et tirer

quelques bouclettes légères devant ses oreilles. Sa courte veste de velours, nota Lysander, révélait à merveille les courbes de ses hanches et de ses fesses sous la jupe noire. Ses bottines avaient des talons de dix centimètres, mais elle était vraiment très petite...

« Qu'observez-vous ? lança-t-elle brusquement, croisant son regard dans le reflet du sous-verre.

– J'admirais vos bottines, improvisa Lysander très vite et en douceur. Les avez-vous achetées ici à Vienne ? »

Elle ne répondit pas car, à cet instant, la porte du cabinet du Dr Bensimon s'ouvrit et deux hommes en sortirent, bavardant et riant. Lysander devina aussitôt lequel des deux était le Dr Bensimon, la quarantaine, très chauve, barbe châtain soignée et parsemée de gris. Tout, chez son interlocuteur, criait le militaire. Costume croisé bleu marine, cravate rayée sous un col dur, pantalon étroit à revers et chaussures astiquées au point que l'on aurait pu les croire vernies. Grand, d'une minceur ascétique, petite moustache noire bien taillée.

Mais la jeune femme pique aussitôt une sorte de crise, les interrompant, interpellant le Dr Bensimon, s'excusant et en même temps insistant pour le voir, c'était absolument essentiel, une urgence. Le militaire recula, se pencha en arrière tandis que le Dr Bensimon, avec un regard à Lysander, emmenait la pleurnicheuse dans son cabinet. Lysander l'entendit dire à voix basse, d'un ton sévère : « Que cela ne se reproduise pas, Miss Bull », avant de refermer la porte sur eux.

« Nom de Dieu », dit sèchement le type du genre soldat. Lui aussi était anglais. « Que se passe-t-il ?

– Elle paraissait très agitée, je dois dire, répliqua Lysander. Elle m'a délesté de deux cigarettes.

– Mais où va-t-on ? » s'écria l'homme en prenant son chapeau melon au portemanteau. Il le garda à la main et dévisagea Lysander.

« Nous sommes-nous déjà rencontrés ? s'enquit-il.

– Non. Je ne crois pas.

– Vous me paraissez étrangement familier, pourtant.

– Je dois ressembler à quelqu'un que vous connaissez.

– Ce doit être ça. » Il tendit sa main. « Je m'appelle Alwyn Munro.

– Lysander Rief.

– Ah, tiens, ça me dit quelque chose. » Il haussa les épaules, pencha la tête, plissa les yeux comme s'il fouillait dans sa mémoire, puis abandonna, sourit et se dirigea vers la porte : « Je ne la ravitaillerais plus en cigarettes, si j'étais vous. Elle m'a l'air un peu dangereuse. »

Il partit et Lysander reprit son examen de la triste petite cour. Il en étudia tous les détails : la disposition en panier tressé des pavés, la moulure en dents de chien sur l'arche au-dessus de la porte de l'écurie, la trace d'humidité sur le mur de brique sous un robinet mal fermé. Il s'occupa ainsi l'esprit. Quelques minutes plus tard, la jeune femme sortit du cabinet du Dr Ben-simon, à l'évidence beaucoup plus calme, plus détendue. Elle ramassa son sac à main.

« Merci de m'avoir laissé passer devant, lança-t-elle, désinvolte. Et merci pour les clopes. Vous êtes bien aimable.

– Je vous en prie. »

Elle le salua et s'en alla d'un pas nonchalant, dans un balancement de sa longue jupe. Elle lui lança un regard en fermant la porte derrière elle et Lysander eut une dernière vision de ces étranges yeux noisette, marron très clair. Pareils à ceux d'un lion, se dit-il. Mais elle s'appelait Miss Bull. Mademoiselle Taureau.

3. Le bas-relief africain

Lysander examina le cabinet du Dr Bensimon pendant que le médecin enregistrait ses coordonnées. La pièce était spacieuse, avec trois fenêtres en enfilade, simplement meublée et presque entièrement décorée de blanc. Murs blancs, rideaux de lainage blanc, tapis blanc sur un parquet clair, et un bas-relief de style primitif en métal argenté repoussé suspendu au-dessus de la cheminée. Dans un coin, le bureau en acajou du Dr Bensimon avec, en arrière-plan et du sol au plafond, des bibliothèques vitrées. D'un côté de la cheminée, un fauteuil à haut dossier recouvert d'un lin crème, de l'autre un divan sous une couverture de laine épaisse frangée et deux oreillers brodés. Les deux sièges étaient placés dos au bureau et Lysander, qui avait choisi le fauteuil, découvrit qu'il lui fallait tendre et tourner le cou de manière inconfortable s'il voulait voir le médecin. La pièce était très calme – doubles fenêtres – et il n'entendait pas les bruits de la ville, ni le cliquetis des tramways électriques, ni carrioles ni fourgons, pas d'automobile : un calme idéal.

Lysander examina le bas-relief : personnages africains imaginaires, mi-hommes mi-animaux, avec d'extravagantes coiffures, dont le métal tendre était piqué de petits trous. C'était beau et étrange, et, sans aucun doute, chargé d'une foule de symboles appropriés, songea-t-il.

« Mr L.U. Rief », dit le Dr Bensimon. Dans le silence de la pièce, Lysander percevait le crissement du stylo. Le docteur avait un léger accent, du nord de l'Angleterre, du Yorkshire ou du Lancashire, mais si imperceptible qu'il était impossible d'en deviner l'origine exacte. Lysander se flattait de s'y connaître en accents – il allait déceler celui-ci dans la minute.

« Que signifient les initiales ? »

Nat Tate: un artiste américain (1928-1960)
in Visions fugitives, 2000
et «Points», n° P1046

À Livre ouvert
roman, 2002
et «Points», n° P1152
Grand Prix Littéraire des lectrices d'Elle 2003
Prix Jean Monnet 2003

La Femme sur la plage avec un chien
nouvelles, 2005
et «Points», n° P1456

La Vie aux aguets
roman, 2007
et «Points», n° P1862

L'amour fait mal
florilège de nouvelles, 2008
Points Signatures, n° 1927

Bambou
Chroniques d'un amateur impénitent
2009

Orages ordinaires
roman, 2010
et «Points», n° P2602

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2012. N° 106500 (00000)
Imprimé en France